

Antonia Soulez

'Roar oratorio' pour Jana Kluge (Publication: 'Sons couleurs' collection Quatour, Ed. Delatour France, 2010)

Retentit « Roaratorio » pièce radiophonique de Cage, 1979, « roar », entendons comme le mot le dit en le faisant, « rugissement » jusqu'au rire par la mise-en-pièces du texte de Joyce, un syllabaire anéanti, détruit jusqu'à la lettre première d'un nom dont une syllabe ne se répète pas. À cette évocation, Jana Kluge s'anime, toutes lettres dehors. C'était hier soir sous le feu de mes questions. Pourtant, ce n'est pas comme le dit Cage « un mètre, une mesure de musique à faire » se déroulant sans fin à l'image de l'écriture joycienne. C'est même plutôt l'inverse. Car chez Jana Kluge, pas de bande pour séquencer à la suite des rubans de mots. Le voudrait-elle que les mots lui fuiraient entre les doigts, s'éparpillant en granules à formes diverses pour recomposer d'autres formules comme on verra, au gré des lettres qu'un aimant caché rassemble. Imaginez un jeu : voici un tas, un tas de toutes petites choses minuscules, d'animalcules - un tas de minuscules, vers de lettres, grisâtres et se tortillant peut-être. Il vient de se former à la suite d'un ébranlement. Une bibliothèque s'est effondrée, un monde de livres empilés à la verticale (voir *Alphabets, rolled scripts* 1998-2003) est par terre. Impossible à remonter. Deux kilomètres de colonnes savantes d'un coup effondrées, ajoutez à cela les coups donnés dans les formes reçues quand la colère prend la petite fille et que sa rébellion explose. L'art casse-tout, à sa dimension zéro. Patatras, jubile-t-elle. Tout à refaire. Qu'à cela ne tienne ! Les règles du puzzle sont perdues. Ce serait une langue perdue, oubliée, pas même celle cunéiforme, la plus ancienne, d'Ugarit, faite au coin, striée de simples bâtons multiples, droits ou obliques. Non, juste des atomes, plus petits encore, et devenus muets d'un vase blanc d'albâtre, celui d'une élégante voix blanche qui, en tombant, se serait tout simplement brisée sur quelque trottoir où Jana Kluge passait. Delà, en concomitance parfois, deux genres au moins de variations, selon. Rumeur en pièces, rumeur d'un monde délavé où le papier ne s'enroule plus. Le blanc laisserait place aux caractères désinstallés, faisant trou à trou des myriades de formes perforées eux rythmes cylindrés de creusements par myriades. Ici des tubes hérissés, là des boyaux montrant en transparence le processus intestin d'une lente digestion de petites lettres (*Circulation* 1999-2002) : notre système autophagique de composition et décomposition et recomposition et décomposition, et recomposition. Ce contraste vaut aussi en alternance, usinés encore, le plein et le vide ; soit, « l'écrivain et le musicien » (2003) :

l'un exprime le souffle d'un ballon, ou à l'inverse, l'autre, yeux en boules, exhale en trompette l'entonnoir d'une émission. Clignez, et vous obtenez une forme à l'exclusion de l'autre. Soit en régime de clinamen une répétition monotone issue de milliers de petites différences imperceptibles s'agrégeant ainsi ou autrement, quand, en grand format, le caractère n'importe plus. Soit disjonctés, l'écrit le son. Mais où sont nos rouleaux de la mer morte, l'art cantable d'une fugue ? C'est cela qu'à force de poinçonner, elle obtient, méticuleusement, en procédant du plein au vide et retour, ou bien, pile ou face, du tout à rien, comme vous voulez. Seule œuvre la faille d'une matrice de sens, une ligne de sol par décollement (« Texagram » 1 et 2, 2000), et encore, le boa rampant d'un Babel, tour à terre ! *Buchstabe*, selon deux procédés au moins, comme si elle revenait à l'étymologie de ce vocable.

Expérience de pensée :

Prenez donc ce tas grouillant et secouez-le comme on agite une potion pour que la poudre se répartisse au hasard de sa diffusion, et observez ce qui se passe pour une recreation presque a nihilo de formes. Vous avez le chantier à lettres d'une brodeuse prête à redécouper au fil à fil cordons et cordelettes en usant du ciseau jusqu'à créer, au bout à bout d'une matière éparse, l'agglomérat d'un primordial vibrant, car il faut que ses pâtes nouvelles revivent comme par le mouvement de ces êtres amibiens, de manière à « distiller » - le mot est d'elle - d'indiscernables frayages à nos yeux hantés. Jana Kluge démiurgise ainsi les éléments de nos bruyants discours après les avoir quasiment concassés. Elle le dit sans ambages : elle se voit travailler dans une chambre d'étude du Docteur Faust. Ce n'est plus des douze sons du dodécaphonisme cependant, qu'il s'agit, mais, de ces petites lettres à l'origine des mondes, dont Démocrite aurait fait des rythmes, c'est à dire des arabesques au gré des vagues fluant et refluant, celles-mêmes d'une délinéation laissant en mouvance continue les traits qui la marquent des deux côtés de la coupe, car les petites lettres séparées ne flotteraient pas, elles ne laisseraient entendre aucune rumeur. « Roar » ! Il faut une assembleuse pour rebouter les débris de ce grand livre qu'est le monde environnant, pour qu'il « parle », comme aurait dit Foucault ? Ou au contraire pour le faire taire ? Tout de même, nous sommes bien renvoyés à quelqu'origine, celle des éléments, mais ceux-là sont neutres et d'aujourd'hui, figurant les ruines de notre imprimerie. Silence, le détail en relief par intermittences mesurées à la taille, renaît. En flottaison, une ostination demeure mais pour les yeux braqués sur de si petits battements que

l'ombre d'un cil tremblerait à peine sous leur commotion. Avez-vous déjà vu battre la matière ? Ce devrait être ainsi. La vie à nouveau. Il y faut l'objectif électronique pour, sous la lunette, révéler par agrandissement la démesure bruyante qui niche là, en un petit lieu de ces univers papier à re-composer. Elle y recourt comme le fait l'œil entomologique d'un expert en tableau qui montrerait sous une trace de peinture, une autre pour un tableau autre, recouvrant cette forme miniature insoupçonnable telle le trait d'une cicatrice refermée. L'extrasystole donne par projection du grand en partant du petit, très petit, ces images digitales qui lui servent ensuite de matériau, sortes de peau dont elle réexamine les pores, celles qu'elle a réinventées à distance critique de l'homme et de ses chairs. La peau s'épèle en ondoyant à nouveau. Ce sont alors des terrains inconnus, plis d'un sol sableux du désert qu'elle s'ingénie à nous révéler. Ou plutôt des tissus résillés pleins de chemins, laissant là une rigole pour quelque hypothétique oued qui brutalement, d'un jet, inonderait ces sols, à moins qu'il s'agisse des ravinements d'un ciel d'ailleurs, tracés à la plume d'un ange virtuel. Et tout cela sans doute à l'image de nos replis cérébraux, comme si repassant au peigne fin, nos idées, Jana Kluge les avait restituées une à une associées à la loupe non sans avoir exprès chamboulé leur ordre. Faustienne jusqu'au bout des ongles, la compagne du compositeur Horacio Vaggione aurait elle aussi ses procédés d'amalgames de sons granularisés ? La différence est le mutisme du mouvement-arabesque se redessinant à travers les émiettements de nos livres, discours et journaux qui font de nos vies quotidiennes des textes à n'en plus finir. Peut-on dé-chiffrer pareil univers ? Le labyrinthe nous en dissuaderait plutôt qui oppose une lettre à une autre dans la trame formée par une couche de trous en décalé. Une épaisseur inédite pour un semblant de croissance viendrait s'étoffer en quelque sorte sous nos doigts, avec l'illusion qu'elle respire en s'espaçant. Ainsi se ferait une toilette la femme alphabète en usant d'une voilure de sa confection. C'est beau en y pensant.

Paris, 7 Novembre 2007

Antonia Soulez, Philosophe, auteur, poète, Professeur à l'Université Paris VIII, Séminaires de philosophie du langage et musique.

